

5^{ème} dimanche de Carême C

INTRODUCTION GENERALE

Nous sommes à huit jours de la Semaine sainte. A quinze jours de Pâques.

"Voici que je fais un monde nouveau. Il germe déjà - ne le voyez-vous pas?", nous dit la première lecture.

Oui, en Jésus qui délivre la femme adultère de la griffe des pharisiens (évangile), le pardon de la croix germe déjà. Et les pharisiens, haineux, ne lui pardonneront pas de les avoir confondus.

A nous de vivre maintenant ces événements de la Pâque du Christ. "Il s'agit de communier aux souffrances du Christ... et d'éprouver en nous la puissance de sa résurrection." Ne nous fatiguons pas dans l'art du Carême, courons vers le but (deuxième lecture).

Proposition : comme cette année C du temps quadragésimal est spécialement ordonnée à la CONVERSION (l'appel à se convertir au 3^e dimanche, le père du fils prodigue au 4^e, Jésus et la femme adultère en ce 5^e), ce jour pourrait être celui de la **RÉCONCILIATION**.

Le Jeudi saint, primitivement prévu à cet effet, ainsi que le dimanche des Rameaux ne s'y prêtent guère, à cause de la richesse de leurs célébrations respectives.

La liturgie pénitentielle pourrait, depuis le rite du début, à travers les lectures, détailler l'éventail des possibilités de réconciliation, puis se développer en un geste de pardon reçu et donné.

Il nous préparerait excellemment à célébrer les mystères de Pâques "avec un cœur purifié".

Lecture: Isaïe 43,16-21

Ainsi parle le Seigneur,
lui qui fit une route à travers la mer, un sentier au milieu des eaux puissantes,
lui qui mit en campagne des chars et des chevaux, des troupes et de puissants guerriers ;
et les voilà couchés pour ne plus se relever, ils se sont éteints, ils se sont consumés comme une mère.

Le Seigneur dit :
"NE VOUS SOUVENEZ PLUS D'AUTREFOIS,
NE SONGEZ PLUS AU PASSÉ.

Voici que je fais un monde nouveau :
il germe déjà, ne le voyez-vous pas ?

Oui, je vais faire passer une route dans le désert,
des fleuves dans les lieux arides.

Les bêtes sauvages me rendront gloire, — les chacals et les autruches — parce que j'aurai fait couler de l'eau dans le désert, des fleuves dans les lieux arides, pour désaltérer le peuple, mon élu. Ce peuple que j'ai formé pour moi redira ma louange."

Voici l'étape finale de l'Histoire sainte, caractérisée, en cette année C, par l'annonce d'un monde nouveau.

Après les étapes d'Abraham (2^e dimanche du Carême) de Moïse (3^e dimanche du Carême), de la royauté et de l'exil (4^e dimanche du Carême),

Aux déportés de Babylone Isaïe présente Yahvé comme celui qui a, lors du premier exode, tracé aux Israélites une route à travers la mer Rouge, mis en dérouté chars, chevaux et guerriers de Pharaon.

Sur cette vision des hauts faits du passé le prophète greffe une vision de l'avenir, sous forme de nouvel exode: les déportés vont, comme autrefois leurs pères, faire une nouvelle traversée : une route est ouverte dans le désert, ils auront de l'eau en abondance.

Le Christ, par sa Pâque, par son passage (Pâque = passer) de la mort à la résurrection, nous ouvre le chemin.

C'est lui qui va faire un monde nouveau, dans son corps glorifié.

Les eaux, les fleuves pour désaltérer le peuple, ce sont l'eau et le sang sortis du côté entrouvert du Christ, les sacrements dont le principal, le baptême, sera le fleuve dans lequel doivent être bientôt plongés les catéchumènes.

Ainsi ce nouveau peuple, l'Eglise formé dans le Christ, redira la louange et chantera le cantique nouveau, l'Alléluia pascal.

Psaume 125,1-6

Le Seigneur a fait merveille : nous voici dans la joie.

**Quand le Seigneur ramena les captifs à Sion,
nous étions comme en rêve !**

**Alors notre bouche était pleine de rires,
nous poussions des cris de joie.**

**Alors on disait parmi les nations :
"Quelles merveilles fait pour eux le Seigneur !"
Quelles merveilles le Seigneur fit pour nous :
nous étions en grande fête !**

**Ramène, Seigneur, nos captifs.
comme les torrents au désert.
Qui sème dans les larmes,
moissonne dans la joie.**

**Il s'en va, il s'en va en pleurant,
il jette la semence ;
il s'en vient, il s'en vient dans la joie,
il rapporte les gerbes.**

Pendant ce Carême (et pendant tout le carême qu'est notre vie), **nous semons dans les larmes.**

L'Eglise, notre communauté, s'en va, jette sa semence en pleurant, dans l'épreuve.

Mais voici la délivrance : Nous sommes comme en rêve. Le Seigneur ramène les captifs.

Les catéchumènes, captifs des ténèbres, vont être libérés dans la Nuit illuminée de Pâques.

Et nous, prisonniers de nos tristesses, voici, que notre bouche va s'emplier de rires, nos lèvres de chansons.

Vivons cette joie, de sorte que parmi les nations, parmi ceux qui sont loin de toi, Seigneur, on dise: Quelles merveilles fait pour eux le Seigneur!

Voici Pâques! Nous sommes en grande fête!

Lecture: Philippiens 3,8-14

Frères, tous les avantages que j'avais autrefois, je les considère maintenant comme une perte à cause de ce bien qui dépasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur.

À cause de lui, j'ai tout perdu ; je considère tout comme des balayures, en vue d'un seul avantage, le Christ, en qui Dieu me reconnaîtra comme juste.

Cette justice ne vient pas de moi-même, — c'est-à-dire de mon obéissance à la loi de Moïse — mais elle vient de la foi au Christ : c'est la justice qui vient de Dieu et qui est fondée sur la foi.

Il s'agit de connaître le Christ, d'éprouver la puissance de sa résurrection et de communier aux souffrances de sa passion en reproduisant en moi sa mort, dans l'espoir de parvenir, moi aussi, à ressusciter d'entre les morts.

Certes, je ne suis pas encore arrivé, je ne suis pas encore au bout, mais je poursuis ma course pour saisir tout cela, comme j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus.

Frères, je ne pense pas l'avoir déjà saisi. Une seule chose compte : oubliant ce qui est en arrière, et lancé vers l'avant, je cours vers le but pour remporter le prix auquel Dieu nous appelle là-haut dans le Christ Jésus.

Autrefois, quand Paul était encore un juif orthodoxe, et pharisien d'élite par-dessus le marché, il était fier de sa "justice".

Elle était, par rapport au paganisme, un avantage évident.

Mais, en regard de sa foi chrétienne, cet avantage ne lui paraît plus que balayures.

Car la connaissance (l'expérience) de Jésus le Seigneur, le Ressuscité dépasse tout.

Le voici dans une nouvelle justice, une relation à Dieu tout autre.

Elle ne vient pas de lui-même, de ses efforts personnels pour obéir à la loi de Moïse.

Elle vient de Dieu, elle est pure grâce, car il s'est abandonné à la miséricorde de Dieu, dans la foi.

Cependant, si « tout est ainsi grâce », gratuit, il faut aussi collaborer.

On ne peut être uni au Christ et ne pas communier à ses souffrances.

Il s'agit de le connaître, non intellectuellement, mais expérimentalement, ce qui veut dire, en fait, reproduire en nous sa mort, pour, nous aussi, ressusciter.

Mais, pour l'instant Paul est dans un entre-deux : il a déjà le Christ sans l'avoir totalement.

Le Christ l'a saisi, mais lui ne pense pas l'avoir saisi dans la pleine possession, dans l'union définitive.

Il sait qu'il n'est pas encore arrivé, qu'il n'est pas encore au bout de ses peines.

Alors, sans discuter longtemps, à la manière d'un sportif tenace et décidé, il poursuit sa course.

Il n'a plus d'yeux pour ce qui pourrait le distraire de la seule chose qui compte.

Il court vers le but, sans un regard pour ce qui est en arrière.

À quelques jours de la Semaine sainte, quelle exhortation entraînante:

Courons, lancés vers l'avant, vers Pâques, pour remporter le prix, la grâce de l'Esprit du Ressuscité !

Évangile: Jean 8,1-11

Jésus s'était rendu au mont des Oliviers ; de bon matin, il retourna au temple de Jérusalem. Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner.

Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme qu'on avait surprise en train de commettre l'adultère.

Ils la font avancer, et disent à Jésus :

"Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère.

Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là.

Et toi, qu'en dis-tu ?"

Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus s'était baissé, et, du doigt, il traçait des traits sur le sol.

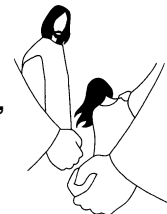


Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit :

"Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre."

Et il se baissa de nouveau pour tracer des traits sur le sol.

Quant à eux, sur cette réponse, ils s'en allaient l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés.



Jésus resta seul avec la femme en face de lui.

Il se redressa et lui demanda :

"Femme, où sont-ils donc ?

Alors, personne ne t'a condamnée ?"

Elle répondit :

"Personne, Seigneur."

Et Jésus lui dit :

"Moi non plus, je ne te condamne pas.

Va, et désormais ne pèche plus."



Personnages et contexte

Voici des scribes et des pharisiens qui veulent mettre Jésus à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser.

En faisant avancer une femme surprise en adultère, c'est lui qu'ils visent.

La personne à abattre, c'est moins elle que lui.

Le procès devant Caïphe a commencé depuis longtemps avec ses tracasseries et chicanes.

Quoi qu'il réponde, pensent-ils, il est coincé.

Si Jésus est pour la lapidation légale, de par la Loi de Moïse, il perd sa réputation de miséricorde; s'il est contre Moïse, il blasphème et mérite le même châtiment que la femme.

Aux accusateurs Jésus répond d'abord par le silence.

Se taire c'est souvent déjà répondre.

Et que veut dire ce geste de tracer des traits sur le sol?

Les commentateurs se sont tordu le cou pour trouver la clé de l'énigme après tout secondaire.

Mais ce silence et ce geste énigmatique de Jésus agacent les accusateurs qui persistent à l'interroger.

Coup de théâtre: Jésus se redresse, c'est lui maintenant l'accusateur:

« *Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre* ».

Les voilà gênés, car leur cœur mauvais est mis à nu.

L'un après l'autre ils s'en vont et, note Jean avec malice, *en commençant par les plus âgés*.

Ils se sont jugés eux-mêmes, sans que Jésus les ait ni jugés ni condamnés.

Quant à la femme en face de lui, que pense-t-elle?

Elle pourrait trembler, car voici devant elle celui qui est sans péché. Lui jettera-t-il la première pierre?

Et, avec elle, serons-nous condamnés par la sainteté de Dieu? Si nous avons conscience de notre faute comme cette femme qui nous représente, nous tremblerions devant Dieu.

Les saints, eux, ont bien tremblé!

Mais voici qu'elle entend Jésus lui demander:

Où sont tes accusateurs? Le ton, la question même révèlent l'attitude bienveillante de Jésus.

Personne ne t'a condamnée?

Elle répond, confiante : *Personne, SEIGNEUR.*

Réponse qui est déjà un acte de foi: elle donne à Jésus le titre pascal de *SEIGNEUR.*

Alors Jésus lui dit le mot libérateur :

Moi non plus, je ne te condamne pas.

Puis il lui demande de recommencer dignement sa vie:

Va, et ne pèche plus.

Qui d'entre nous est sans péché?

Prenons-en conscience. Pour changer.

LA RESURRECTION -

UNE SIMPLE RECOMPENSE?

Pourquoi a-t-on pensé cela ?

Parce que saint Paul écrit des phrases comme: *par sa mort (celle du Christ) Dieu nous a réconciliés* (Col 1,22),

Saint Pierre, citant Isaïe, affirme: *c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris* (1 P 2,24)

Une certaine théologie a appuyé unilatéralement la mort du Christ, négligeant la résurrection, à laquelle elle donna le caractère de récompense au Christ pour son oeuvre de salut.

Mais la résurrection, loin d'être un ajout, fait partie intégrante de l'oeuvre du Christ.

Si l'ablation du rein malade est le début de l'opération - c'est bien la greffe du rein nouveau qui en est le terme.

Enlever et remplacer sont les deux phases d'une seule et même opération chirurgicale.

Ainsi la mort du Christ détruit le péché, mais sa résurrection donne la vie. Les deux font un seul et même Mystère pascal.

Appuyer unilatéralement soit la mort soit la résurrection, mène à des impasses.

Ne voir que la mort, c'est sombrer dans une spiritualité négative et masochiste;

ne voir que la résurrection, c'est passer à côté du tragique de l'existence.

Le Christ est mort en vue de la résurrection, et nous passons par la souffrance et le renoncement en vue de la joie et de l'épanouissement final.

Jésus est venu ramener le mariage à sa beauté originelle

Père Raniero CANTALAMESSA o.f.m

Jésus, la femme et la famille

L'Évangile du cinquième dimanche de Carême est l'épisode de la femme surprise en flagrant délit d'adultère que Jésus sauve de la lapidation.

Jésus n'entend pas dire par là que l'adultère n'est pas un péché ou qu'il ne s'agit pas de quelque chose de grave.

Les paroles qu'il adresse à la femme, à la fin, sont une condamnation explicite de l'adultère, même si extrêmement délicate : « *Ne pèche plus* ».

Jésus n'entend donc pas approuver ce qu'a fait la femme ; il entend plutôt condamner le comportement de ceux qui sont toujours prêts à dévoiler et dénoncer le péché des autres.

Nous l'avons vu la semaine dernière, en analysant l'attitude de Jésus envers les pécheurs en général.

À présent, comme de coutume, en partant de cet épisode, élargissons notre horizon en examinant **l'attitude de Jésus envers le mariage et la famille dans l'ensemble de l'Évangile.**

Parmi les nombreuses thèses étranges avancées sur Jésus ces dernières années figure également la thèse d'un Jésus qui aurait répudié la famille naturelle et tous les liens familiaux, au nom de l'appartenance à une communauté différente, dont le père est Dieu et les disciples sont tous frères et sœurs.

Jésus aurait proposé aux siens une vie errante comme le faisaient à cette époque, en dehors d'Israël, les philosophes cyniques.

Il existe effectivement dans les Évangiles des paroles du Christ sur les liens familiaux qui, à première vue, semblent déconcertantes. Jésus dit :

« *Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple* » (Lc 14, 26).

Des paroles dures, certes, mais l'évangéliste Matthieu s'empresse d'expliquer le sens de la parole « haïr » dans ce contexte :

« *Qui aime son père ou sa mère... son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi* » (Mt 10, 37).

Jésus ne demande donc pas de haïr les parents ou les enfants, mais de ne pas les aimer au point de renoncer à cause d'eux à le suivre.

Il existe un autre épisode déconcertant.

Un jour Jésus dit à quelqu'un : « 'Suis-moi'.

Celui-ci dit : 'Permetts-moi de m'en aller d'abord enterrer mon père'. Mais Jésus réplique : 'Laisse les morts enterrer leurs morts ; pour toi, va-t-en annoncer le Royaume de Dieu' » (Lc 9, 59 s.).

Ciel, ouvre-toi ! Certains critiques se déchaînent ici.

Il s'agit d'une demande scandaleuse, une désobéissance à Dieu qui ordonne de prendre soin des parents, une violation éclatante des devoirs filiaux !

Le scandale de ces critiques est pour nous une preuve précieuse.

Il est impossible d'expliquer certaines paroles du Christ tant qu'on le considère simplement comme un homme, même en reconnaissant qu'il est exceptionnel.

Seul Dieu peut demander qu'on l'aime davantage que son propre père et que, pour le suivre, on renonce par conséquent à assister à sa sépulture.

D'ailleurs, dans une perspective de foi comme celle du Christ, qu'est-ce qui faisait davantage plaisir au père défunt : que son fils soit à la maison à ce moment-là à enterrer son corps ou qu'il soit en train de suivre l'envoyé de ce Dieu auquel son âme devait maintenant se présenter ?

Mais dans ce cas, l'explication est peut-être encore plus simple. On sait que l'expression : « Permetts-moi de m'en aller d'abord enterrer mon père » était parfois utilisée (comme elle l'est encore) pour dire : « Laisse-moi aller prendre soin de mon père tant qu'il est vivant ; lorsqu'il sera mort, je l'enterrerai puis je te suivrai ».

Jésus demanderait par conséquent seulement de ne pas renvoyer à un moment indéterminé la réponse à son appel.

Combien parmi nous religieux, prêtres et religieuses se sont retrouvés à devoir faire ce même choix et souvent les plus heureux de notre obéissance ont été

nos parents.

Le désarroi face à ces demandes de Jésus vient en grande partie du fait que l'on ne tient pas compte de la différence entre ce qu'il demandait à tous indistinctement et ce qu'il demandait seulement à quelques uns appelés à partager sa vie entièrement consacrée au royaume, comme c'est encore le cas aujourd'hui dans l'Église.

On pourrait examiner d'autres phrases célèbres de Jésus. On pourrait même l'accuser d'être responsable des difficultés proverbiales que les belles-mères et les brus ont à s'entendre, car il a dit : « *Je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère* » (Mt 10, 35).

Mais ce n'est pas lui qui sépara ; ce sera l'attitude différente que chacun adoptera à son égard qui déterminera cette division. Un fait que l'on constate douloureusement également aujourd'hui dans de nombreuses familles. Tous les doutes sur l'attitude de Jésus envers la famille et le mariage tombent si l'on tient compte de l'ensemble de l'Évangile et pas seulement des passages qui nous arrangent. Jésus est plus rigoureux que n'importe qui envers l'indissolubilité du mariage, il répète avec force le commandement d'honorer son père et sa mère jusqu'à condamner la pratique de se soustraire, avec des prétextes religieux, au devoir de les assister (cf. Mc 7, 11-13). Combien de miracles Jésus accomplit-il précisément pour répondre à la douleur de pères (Jaïre, le père de l'épileptique), de mères (la Cananéenne, la veuve de Naïn !), ou de plusieurs personnes vivant ensemble (les sœurs de Lazare), c'est-à-dire pour honorer les liens de parenté. À plusieurs reprises il partage même la douleur des familles jusqu'à pleurer avec elles. À un moment comme aujourd'hui où tout semble concourir à l'affaiblissement des liens et des valeurs de la famille, il ne manquerait plus que l'on ne lui oppose également Jésus et l'Évangile ! Mais il s'agit de l'une des nombreuses choses étranges sur Jésus que nous devons connaître pour ne pas nous laisser impressionner lorsque nous entendons parler de nouvelles découvertes sur les Évangiles. Jésus est venu ramener le mariage à sa beauté originelle (cf. Mt 19, 4-9), pour le renforcer et non pour l'affaiblir.

Homélie du dimanche 25 mars 2007

Par le Père Jacques Fournier (Infocatho)

La première lecture comme la deuxième converge, en ce dimanche, sur une recommandation inhabituelle dans l'Écriture, mais dont il nous faut comprendre le sens véritable à la lumière du texte de saint Paul aux Philippiens et de l'épisode évangélique de la femme adultère. **"Ne vous souvenez plus d'autrefois ! Oubliant ce qui est en arrière."**

Pour saint Paul, nous devons jamais oublier cette *"justice qui vient de Dieu et qui est fondée sur la foi."* (Philippiens. 3.9)

et, pour le Christ, ce "désormais" rappelle à cette femme dont on ignore le repentir intérieur, que son passé ne peut ni ne doit se vivre à nouveau.

Dans les deux cas, oublier le passé contient plusieurs exigences. D'abord ne pas oublier les bienfaits de Dieu. Ensuite ne pas nous alourdir par un retour nostalgique ou anxieux de nos culpabilités. C'est enfin nous tourner vers l'avenir dans la foi et l'espérance née de cette foi.

LE CULTE DE LA MEMOIRE

L'Ancien Testament invite le Peuple de Dieu à se rappeler les hauts faits de Dieu au cours de son Histoire, comment il l'a tiré d'Egypte à main forte et à bras étendu et comment il a noué une alliance, de sa part sans réserve, avec ce peuple "à la nuque raide."

Les prophètes viennent rappeler la grandeur et les exigences de cette alliance à tous ceux qui auraient tendance à l'oublier dans leur vie quotidienne, et particulièrement au roi qui devrait en être le garant.

De même saint Paul rappelle au chrétien à quelle impiété et à quelle idolâtrie le Seigneur l'a arraché : "Souvenez-vous qu'autrefois vous étiez sans Christ... maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur." (Ephésiens 2. 12 et ss.) Mais le souvenir n'est pas nécessairement associé à la noirceur du passé. Il ravive aussi l'élan du néophyte de jadis dont il nous faut sans cesse retrouver l'enthousiasme et l'empressement : "J'ai contre toi ta ferveur première que tu as abandonnée. Repens-toi et accomplis les oeuvres d'autrefois." (Apocalypse 2. 4 et 5)

C'est ce à quoi Jésus invite la femme adultère qu'on a jetée à ses pieds et qu'il relève pour un nouveau comportement. La mémoire porte sur le salut opéré par Dieu, sur l'espérance vécue par la communauté, dans la joie de la libération.

QUAND LE SOUVENIR S'ENFERME.

Ces lectures nous disent en même temps que Dieu ne peut être cantonné dans le passé. La vie spirituelle se conjugue au présent, tournée vers l'avenir.

Elle n'est pas un retour en arrière. "Voici que je fais un monde nouveau. Il germe déjà. Ne le voyez vous pas ?" (Isaïe 43. 19) Car cet autrefois n'est pas seulement un passé récent ou douloureux d'où le Peuple est sorti, c'est aussi le passé de tout ce que Dieu a fait depuis le temps de sa création.

Dieu ne nous enferme pas dans un souvenir nostalgique. Il est créateur. L'expression biblique "son bras puissant" est une expression souvent employée par les prophètes et les psaumes. Il fait et fera du neuf, à l'égard de quoi les actions passées paraîtront mineures. A nous d'être créatifs.

Chez saint Paul, il en est de même. Nous n'avons pas à nous arrêter sur la seule expression : "Oubliant ce qui est en arrière." Nous avons à tenir compte de ce que le passé nous a apporté et comment il nous a façonnés. Dans cette lettre aux Philippiens comme dans bien d'autres, il rappelle sa situation antérieure, parce qu'elle est une fondation qu'on ne peut négliger

:"Hébreu, fils d'hébreu. Pour la Loi, pharisien. Pour la justice qu'on trouve dans la Loi, irréprochable." (Philippiens 3. 6)

Il leur rappelle en même temps le moment décisif de son histoire, le chemin de Damas où tout a basculé dans le Christ Jésus. Puisque le Christ est ainsi venu le chercher si loin, comment toute sa vie ne serait-elle pas une tentative de réponse. Tenter de saisir puisqu'il a été saisi, pour aller sur la route d'aujourd'hui, après la route de Damas, jusqu'à la réalisation de ce qu'il a entendu, parce qu'au delà de son aveuglement il pourra un jour voir un Dieu face à face. C'est dans ce sens qu'il nous faudrait relire aussi les chapitres 11 et 12 de la deuxième lettre aux Corinthiens.

C'est un des traits caractéristiques de tous les saints qui surprend les médiocres que nous sommes. Nous pensons que nous avons beaucoup fait, presque trop parfois. Les saints pensent le contraire. Saint Thomas d'Aquin au terme de sa vie, après avoir écrit des milliers de pages de théologie, s'écria après avoir entrevu, dans une vision intérieure, l'autre réalité : "Je ne puis continuer d'écrire car tout ce que j'ai écrit me semble de la paille." Cette paille s'appelle la Somme contre les Gentils et la Somme théologique.

TENSION AUJOURD'HUI ET SENS DE L'AVENIR.

Connaître le Christ est une expérience dynamique qui appelle au dépouillement et qui met en route. Vivre avec lui, c'est vivre dans une intimité particulière car c'est déjà faire l'expérience de la résurrection : "Va et désormais ..."

Cette puissance se manifeste d'abord au travers des difficultés, de la souffrance et de la mort. Le chemin de la résurrection est d'abord un chemin de la vraie connaissance qui reconnaît d'abord ses limites et qui les porte douloureusement. Tous les saints ont connu "la nuit de la foi", mais leur foi leur disait en même temps que l'avènement de la croix dans leur vie était aussi les premiers indices de la résurrection. Un persécuté de Russie disait : "C'est au pied de la Croix que je crois au Ressuscité." (Dimitri Doudko)

Il ne reste plus alors qu'à vivre ce "désormais" en conformité avec la délivrance reçue, dans cet avenir que Dieu a ouvert au Peuple juif. La délivrance que le baptême du Christ accorde aux chrétiens de Philippe et que la parole de Jésus demande à l'adultère de vivre, il nous l'accorde aujourd'hui pour que nous en vivions.

Le psaume nous dit bien ce que sera déjà notre expérience de conversion : "Il s'en va, il s'en va en pleurant : il jette la semence. Il s'en vient, il s'en vient dans la joie : il rapporte les gerbes."

L'amour, la charité du Christ pour nous l'a conduit de la Croix à la Résurrection : "Que ta grâce nous obtienne, Seigneur, d'imiter avec joie, la charité du Christ qui a donné sa vie pour le monde." (Prière d'ouverture de

la messe)

COMMENTAIRE de M-N THABUT

Nous sommes déjà dans le contexte de la Passion :

la première ligne mentionne le Mont des Oliviers, or les évangélistes ne parlent jamais du Mont des Oliviers avant les derniers jours de la vie publique de Jésus ;

d'autre part, le désir des Pharisiens de prendre Jésus au piège signifie que son procès se profile déjà à l'horizon.

Raison de plus pour être particulièrement attentifs à tous les détails de ce texte : il s'agit de beaucoup plus qu'une anecdote de la vie de Jésus, **il s'agit du sens même de sa mission.**

Au début de la scène, Jésus est en position d'enseignant (« Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner »), mais voici que par la question des scribes et des Pharisiens, il est placé en position de juge : on l'aura remarqué, de tous les protagonistes, **il est le seul assis.**

Le thème du jugement, chez Saint Jean, est assez important pour qu'on ne s'étonne pas de cette insistance à ce moment.

Cette scène de la femme adultère est la mise en pratique de la phrase qu'on trouve au début du même évangile : « *Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.* » (Jn 3, 17).

Dans ce simulacre de procès, les choses sont apparemment simples :

la femme adultère a été prise en flagrant délit, il y a des témoins ;

la Loi de Moïse condamnait l'adultère, cela faisait partie des commandements de Dieu révélés au Sinaï (« Tu ne commettras pas d'adultère » Ex 20, 14 ; Dt 5, 18) ;

et le Livre du Lévitique prévoyait la peine capitale : « Quand un homme commet l'adultère avec la femme de son prochain, ils seront mis à mort, l'homme adultère aussi bien que la femme adultère. » (Lv 20, 10).

Les scribes et les Pharisiens qui viennent trouver Jésus sont très attachés au respect de la Loi de Moïse : on ne peut quand même pas le leur reprocher !

Mais ils oublient de dire que la Loi prévoyait la peine capitale pour les deux complices, l'homme aussi bien que la femme adultère ;

tout le monde le sait, mais personne n'en parlera, ce qui prouve bien que la vraie question posée par les Pharisiens ne porte pas sur l'observance exacte de la Loi ;

leur question est ailleurs et le texte le dit très bien : « **Dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces**

femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ? Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser. »

Où est le piège tendu à Jésus ?

De quoi espérait-on l'accuser ?

On se doute bien qu'il n'approuve pas la lapidation, ce serait contredire toute sa prédication sur la miséricorde ;

mais s'il ose publiquement plaider pour la libération de la femme adultère, on pourra l'accuser de pousser le peuple à désobéir à la Loi.

Jésus en danger de mort comme la femme !

Dans l'évangile de Jean (au chapitre 5), on l'a déjà vu donner au paralytique guéri l'ordre de porter son grabat, ce qui est un acte interdit le jour du sabbat.

Ce jour-là, on n'a rien pu contre lui, mais cette fois l'incitation à la désobéissance va être publique.

Au fond, malgré l'apparent respect de l'apostrophe « *Maître.. qu'en dis-tu ?* » Jésus n'est pas en meilleure posture que la femme adultère : les deux sont en danger de mort.

Jésus ne répond pas tout de suite :

« *Jésus s'était baissé, et, du doigt, il traçait des traits sur le sol.* »

Ce silence est certainement destiné à laisser à chacun le soin de répondre : très respectueux, il n'humilie personne ;

celui qui incarne la miséricorde ne cherche pas à mettre qui que ce soit dans l'embarras, pas plus les scribes et les Pharisiens que la femme adultère !

Aux uns comme à l'autre, il veut faire faire un bout de chemin.

Son silence est constructif : **il va faire découvrir aux Pharisiens et aux scribes le vrai visage du Dieu de miséricorde.**

Quand il se décide à répondre, sa phrase ressemble plutôt à une question :

« *Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre.* »

La Loi ne disait pas que c'était le témoin de l'adultère qui devait lancer la première pierre ; mais elle le disait expressément pour le cas d'idolâtrie (Dt 13, 9-10 ; Dt 17, 7).

Si bien que la réponse de Jésus peut se traduire : « *Cette femme est coupable d'adultère, au premier sens du terme, c'est entendu ; mais vous, n'êtes-vous pas en train de commettre un adultère autrement plus grave, c'est-à-dire une infidélité au Dieu de l'Alliance ? La loi est devenue votre idole.* »

On sait que, très souvent, les prophètes ont parlé de l'idolâtrie en termes d'adultère.

Or manquer à la miséricorde, c'est être infidèle au Dieu de miséricorde.

Les Pharisiens et les scribes voulaient sincèrement être les fils du Très-Haut, alors Jésus leur dit :

« *Ne vous trompez pas de Dieu, soyez miséricordieux.* »

Sur cette réponse, ils s'en vont, « l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés ».

Rien d'étonnant : les plus anciens sont les plus prêts à entendre l'appel à la miséricorde. Tant de fois, ils ont expérimenté pour eux-mêmes la miséricorde de Dieu... Tant de fois, ils ont lu, chanté, médité la phrase : « Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère et plein d'amour » (Ex 34, 6), tant de fois ils ont chanté le psaume 51 (50) « Pitié pour moi, Seigneur, en ta bonté, dans ta grande miséricorde efface mon péché »... Jésus, le Verbe, vient d'accomplir parmi eux sa mission de Révélation.

Alors, Jésus et la femme restent seuls :

Comme le dit Saint Augustin, « **c'est le face à face, de la misère et de la miséricorde** ».

Pour elle, le Verbe va là encore accomplir sa mission, dire la parole de Réconciliation.

Isaïe parlant du véritable serviteur de Dieu l'avait annoncé : « Il ne brisera pas le roseau ployé, il n'éteindra pas la mèche qui s'étirole... » (Is 42, 3).

Ce n'est pas du laxisme : Jésus dit bien « ne pêche plus », tout n'est pas permis, le péché reste condamné... mais seul le pardon peut permettre au pécheur d'aller plus loin.

Homélie (2004)

Une espérance, une passion, une sagesse...

Voici ce que nous offrent les 3 lectures de ce dimanche, alors que nous approchons du terme de ce carême et de la Semaine Sainte.

L'espérance, c'est celle à laquelle nous conviait la première lecture. Depuis son exil à Babylone, le peuple entrevoit un nouvel exode à travers le désert, un exode bien plus grandiose que le premier : Le Seigneur dit : "Ne vous souvenez plus d'autrefois, ne songez plus au passé. Voici que je fais un monde nouveau : il germe déjà, ne le voyez-vous pas ? Oui, je vais faire passer une route dans le désert, des fleuves dans les lieux arides."

À nous aussi il est demandé de relire notre histoire. À chaque fois que nous célébrons Pâques, nous sommes invités à faire mémoire des libérations que le Seigneur a déjà réalisées dans nos vies pour mieux entrevoir celles qui nous attendent encore. Se préparer, comme le font plusieurs adultes de notre secteur, à recevoir le baptême, ou, comme 4 adultes et une vingtaine d'adolescents de notre paroisse, à recevoir le sacrement de la confirmation, c'est vouloir que du neuf surgisse dans sa vie, c'est cesser de se comporter en enfant inscrit au catéchisme par ses parents et suivant sans trop réfléchir la filière. C'est vouloir faire soi-même l'expérience du Christ et ne plus se contenter d'une foi par procuration.

Aujourd'hui donc, ravivons notre espérance : Dieu peut faire du neuf dans notre vie... pour peu que nous lui ouvrons réellement les portes de notre vie. Dieu peut faire du neuf dans notre Eglise. pour peu que nous nous comportions comme les membres solidaires d'un même corps et que nous fassions un peu confiance à l'Esprit-Saint.

Une espérance... et puis une passion. La passion, c'est celle qui habite St Paul dans la deuxième lecture, une passion qui ne fait pas de détails : "Frères, tous les avantages que j'avais autrefois, je les considère maintenant comme une perte à cause de ce bien qui surpasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur. À cause de lui, j'ai tout perdu ; je considère tout comme des balayures, en vue d'un seul avantage, le Christ..." St Paul ne veut pas simplement marcher à la suite du Christ, mais encore courir sur ses pas, pressé qu'il est de le saisir : "Certes, je ne suis pas encore arrivé au bout, mais je poursuis ma course pour saisir tout cela, comme j'ai moi-même été saisi par le Christ Jésus. Frères, je ne pense pas l'avoir déjà saisi. Une seule chose compte : oubliant ce qui est en arrière, et lancé vers l'avant, je cours vers le but pour remporter le prix auquel Dieu nous appelle là-haut dans le Christ Jésus."

Se préparer à recevoir le baptême ou la Confirmation, c'est vouloir aller de l'avant, c'est être saisi par le Christ, être habité par une passion, une passion qui peut aller s'il le faut - c'est-à-dire si on y est appelé - jusqu'à donner toute sa vie au Christ, dans le sacrement de mariage pour les uns, dans un ministère ordonné ou la vie religieuse pour d'autres. Ce n'est pas pour rien que parmi les symboles de l'Esprit Saint dans la Bible, il y a le feu, le feu qui brûle et consume. Que cette passion du Christ et de son Evangile nous donne de persévérer dans la prière pour être disponibles aux appels de l'Esprit !

Une espérance, une passion, et puis une sagesse. La sagesse, c'est celle de Jésus dans l'évangile. On cherche à lui tendre un piège. On veut le faire choisir entre la loi de Dieu et la vie de cette femme, comme si le dilemme était le suivant : soit respecter la loi et faire disparaître la femme, soit sauver la femme en faisant disparaître la loi. Et bien, Jésus invente une troisième voie, celle qui consiste à sauver la femme en faisant disparaître non la loi, mais les juges et les bourreaux. "Femme, où sont-ils donc ? Alors, personne ne t'a condamnée ?" Jésus ne nie pas la loi : "désormais ne pêche plus." Mais cette loi n'a pas pour but de tuer l'homme ou la femme, mais de les faire grandir en humanité.

Que cette sagesse de l'évangile devienne vôtre. Qu'en recevant l'Esprit-Saint au jour de leur confirmation, jeunes et adultes deviennent des témoins de la bonté et de la sagesse du Christ, d'authentiques compagnons d'humanité à la suite de Jésus lui-même.

Une espérance, une passion, une sagesse. En ressuscitant Jésus, Dieu nous a donné les trois d'un coup ! "Il s'agit en effet de le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection..."

Démêlés avec l'Evangile

Elle était là, à genoux, prostrée devant le Prophète qui posait question à bon nombre de gens. Pas très rassurée, mais pas trop inquiète non plus. Cela faisait belle lurette qu'on ne lapidait plus les femmes adultères, mais avec les fanatiques religieux, il faut toujours se méfier, et son mari, son vieux mari à qui

son père l'avait unie contre sa volonté, son vieux mari dis-je, était riche et assez écouté. Elle lui avait dit qu'elle ne voulait pas de lui, mais il l'avait prise quand même; et maintenant, il était furieux, naturellement. Mais, d'un autre côté, elle avait compris d'après les remarques qu'ils échangeaient entre eux, en la conduisant devant Lui, qu'il s'agissait surtout, non pas de la punir, elle, la femme coupable, mais de tendre un piège au Prophète. Fallait-il appliquer la loi de Moïse sur la lapidation des femmes adultères? Qu'il dise oui, qu'il dise non, il serait piégé.

Elle attendait donc, la tête baissée, mais à travers ses cils, elle le voyait assis qui baissait la tête aussi et dessinait par terre avec un jonc; que dessinait-il? Elle n'arrivait pas à voir.

Il régnait un silence impressionnant, d'autant plus impressionnant qu'à l'arrivée, quand elle avait été jetée devant lui, tous les hommes hurlaient, l'accablant de reproches, décrivant sa faute avec force détails, et parlant tous à la fois.

Alors qu'allait-il décider?

Le silence se prolongeait, le silence était assourdissant. Et elle commençait à avoir vraiment peur, ses entrailles se retournaient; elle pleurait doucement; que ça finisse, qu'il parle, elle n'en pouvait plus.

Et dans ce silence, on l'a entendu qui disait calmement en les regardant dans les yeux, les uns après les autres: "Que celui qui est sans péché, lui jette la première pierre."

Mais elle, dans son affolement, elle a seulement entendu: "Qu'on lui jette la première pierre", alors elle s'est encore plus contractée. C'est pas possible qu'il ait dit ça, on le disait bon, miséricordieux, bienveillant avec les pécheurs...

Et elle a attendu, attendu, crispée, retenant son souffle, tremblant de tous ses membres.

Mais il s'est fait un petit bruit, et elle a vu son vieux mari qui s'éloignait, et puis un autre et un autre, et le mouvement s'est accentué et finalement, ils sont tous partis.

Elle était seule, là, devant lui? Alors, elle a levé la tête et elle l'a regardé elle aussi dans les yeux, et elle a vu qu'il lui souriait, mais douloureusement.

Elle avait envie de l'embrasser, de lui dire merci, de danser. Délivrée, elle était délivrée, mais elle n'osait pas. Et il lui a dit seulement: "Va, et ne pêche plus!"

C'est vrai. Elle avait péché. Elle n'avait pas à danser, ni à crier de joie. Elle avait péché. Mais elle savait qu'elle était pardonnée.

Merci mon Dieu.

P. Cantalamessa : « Jésus est venu ramener le mariage à sa beauté originelle »

Commentaire de l'Évangile du dimanche 25 mars

ROME, Vendredi 23 mars 2007 (ZENIT.org) – Nous publions ci-dessous le commentaire de l'Évangile de ce dimanche proposé par le père Raniero Cantalamessa OFM Cap, prédicateur de la Maison pontificale.

Jésus, la femme et la famille

L'Évangile du cinquième dimanche de Carême est l'épisode de la femme surprise en flagrant délit d'adultère que Jésus sauve de la lapidation. Jésus n'entend pas dire par là que l'adultère n'est pas un péché ou qu'il ne s'agit pas de quelque chose de grave. Les paroles qu'il adresse à la femme, à la fin, sont une condamnation explicite de l'adultère, même si extrêmement délicate : « Ne pêche plus ». Jésus n'entend donc pas approuver ce qu'a fait la femme ; il entend plutôt condamner le comportement de ceux qui sont toujours prêts à dévoiler et dénoncer le péché des autres. Nous l'avons vu la semaine dernière, en analysant l'attitude de Jésus envers les pécheurs en général.

A présent, comme de coutume, en partant de cet épisode, élargissons notre horizon en examinant l'attitude de Jésus envers le mariage et la famille dans l'ensemble de l'Évangile.

Parmi les nombreuses thèses étranges avancées sur Jésus ces dernières années figure également la thèse d'un Jésus qui aurait répudié la famille naturelle et tous les liens familiaux, au nom de l'appartenance à une communauté différente, dont le père est Dieu et les disciples sont tous frères et sœurs. Jésus aurait proposé aux siens une vie errante comme le faisaient à cette époque, en dehors d'Israël, les philosophes cyniques.

Il existe effectivement dans les Évangiles des paroles du Christ sur les liens familiaux qui, à première vue, semblent déconcertantes.

Jésus dit : « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Lc 14, 26).

Des paroles dures, certes, mais l'évangéliste Matthieu s'empresse d'expliquer le sens de la parole « haïr » dans ce contexte : « Qui aime son père ou sa mère... son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi » (Mt 10, 37).

Jésus ne demande donc pas de haïr les parents ou les enfants, mais de ne pas les aimer au point de renoncer à cause d'eux à le suivre.

Il existe un autre épisode déconcertant.
Un jour Jésus dit à quelqu'un : « 'Suis-moi'.
Celui-ci dit : 'Permetts-moi de m'en aller d'abord
enterrer mon père'.
Mais Jésus réplique : 'Laisse les morts enterrer leurs
morts ; pour toi, va-t-en annoncer le Royaume de
Dieu' » (Lc 9, 59 s.).
Ciel, ouvre-toi ! Certains critiques se déchaînent ici. Il
s'agit d'une demande scandaleuse, une
désobéissance à Dieu qui ordonne de prendre soin
des parents, une violation éclatante des devoirs
filiaux !

Le scandale de ces critiques est pour nous une preuve
précieuse. Il est impossible d'expliquer certaines
paroles du Christ tant qu'on le considère simplement
comme un homme, même en reconnaissant qu'il est
exceptionnel. Seul Dieu peut demander qu'on l'aime
davantage que son propre père et que, pour le suivre,
on renonce par conséquent à assister à sa sépulture.
D'ailleurs, dans une perspective de foi comme celle
du Christ, qu'est-ce qui faisait davantage plaisir au
père défunt : que son fils soit à la maison à ce
moment-là à enterrer son corps ou qu'il soit en train
de suivre l'envoyé de ce Dieu auquel son âme devait
maintenant se présenter ?

Mais dans ce cas, l'explication est peut-être encore
plus simple. On sait que l'expression : « Permetts-moi
de m'en aller d'abord enterrer mon père » était parfois
utilisée (comme elle l'est encore) pour dire : laisse-
moi aller prendre soin de mon père tant qu'il est
vivant ; lorsqu'il sera mort, je l'enterrerai puis je te
suivrai ». Jésus demanderait par conséquent
seulement de ne pas renvoyer à un moment
indéterminé la réponse à son appel. Combien parmi
nous religieux, prêtres et religieuses se sont
retrouvés à devoir faire ce même choix et souvent les
plus heureux de notre obéissance ont été nos
parents.

Le désarroi face à ces demandes de Jésus vient en
grande partie du fait que l'on ne tient pas compte de
la différence entre ce qu'il demandait à tous
indistinctement et ce qu'il demandait seulement à
quelques uns appelés à partager sa vie entièrement
consacrée au royaume, comme c'est encore le cas
aujourd'hui dans l'Eglise.

On pourrait examiner d'autres phrases célèbres de
Jésus. On pourrait même l'accuser d'être
responsable des difficultés proverbiales que les
belles-mères et les brus ont à s'entendre, car il a dit :
« Je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à
sa mère et la bru à sa belle-mère » (Mt 10, 35). Mais
ce n'est pas lui qui séparera ; ce sera l'attitude
différente que chacun adoptera à son égard qui
déterminera cette division. Un fait que l'on constate
douloureusement également aujourd'hui dans de
nombreuses familles.

Tous les doutes sur l'attitude de Jésus envers la famille
et le mariage tombent si l'on tient compte de
l'ensemble de l'Evangile et pas seulement des
passages qui nous arrangent. Jésus est plus

rigoureux que n'importe qui envers l'indissolubilité du
mariage, il répète avec force le commandement
d'honorer son père et sa mère jusqu'à condamner la
pratique de se soustraire, avec des prétextes
religieux, au devoir de les assister (cf. Mc 7, 11-13).
Combien de miracles Jésus accomplit-il précisément
pour répondre à la douleur de pères (Jaïre, le père de
l'épileptique), de mères (la Cananéenne, la veuve de
Naïn !), ou de plusieurs personnes vivant ensemble
(les sœurs de Lazare), c'est-à-dire pour honorer les
liens de parenté. A plusieurs reprises il partage
même la douleur des familles jusqu'à pleurer avec
elles.

A un moment comme aujourd'hui où tout semble
concourir à l'affaiblissement des liens et des valeurs
de la famille, il ne manquerait plus que l'on ne lui
oppose également Jésus et l'Evangile ! Mais il s'agit
de l'une des nombreuses choses étranges sur Jésus
que nous devons connaître pour ne pas nous laisser
impressionner lorsque nous entendons parler de
nouvelles découvertes sur les Evangiles. Jésus est
venu ramener le mariage à sa beauté originelle (cf.
Mt 19, 4-9), pour le renforcer et non pour l'affaiblir.

ZF07032301

T